

Chronique

L'histoire et la loi

Par René Padieu
Inspecteur général honoraire
de l'Insee,
président de la commission
de déontologie de la Société
française de statistique

Ici même, le 29 novembre 2005, j'évoquais l'intrusion mutuelle de la science et de la politique dans leurs domaines respectifs. Harsard, peut-être pas tout à fait, et illustration de mon propos, le même numéro de *La Croix* faisait écho à la controverse sur une loi qui prétendrait décider si la colonisation avait été bénéfique ou non. Comme toute explication ou description procédant par simplification, mon schéma est à compléter : aux deux autorités concurrentes, qui disent l'une ce qui est et l'autre ce qu'il faut faire, il faut ajouter celle qui dit la valeur des choses. Or, on passe assez facilement de l'un à l'autre de ces trois ordres. L'autorité morale est souvent assumée par l'institution politique. Jadis, le prince dictait la religion de ses sujets. Le Parlement ne peut

décider s'il y a eu ou non un génocide en Arménie : ne peut-il pour autant le condamner ? On a moqué les Soviétiques, qui réécrivaient l'histoire en fonction des forces dominantes de l'instant : la loi peut-elle prescrire ce que les professeurs diront de la colonisation ?

Dans cette controverse, des voix se sont élevées pour lui dénier cette faculté. Notamment, celles d'éminents historiens. Si l'histoire se veut une science, peut-elle être aussi du côté de la morale ? Les historiens rapportent-ils des faits, ou portent-ils sur eux un jugement ? S'ils ne sont pas inféodés à la morale prévalente, ils ont leurs options personnelles : ne vont-ils pas sélectionner et interpréter en conséquence les faits qu'ils exposent ? L'enseignement de l'histoire, qui forme les futurs citoyens, est-il exempt de catéchisme ou de propagande ? Car, si des professeurs se permettent ce débordement, ne légitiment-ils pas que, par un débordement symétrique, le politique veuille les rappeler à l'ordre ? Curieuse intrusion du politique dans la science pour y contrer l'intrusion de l'idéologie...

Les cosmogonies des sociétés antiques, les mythes de la création du monde, opéraient la confusion de ce qui est, de ce qu'on croit et de ce qu'il faut faire. Le religieux était l'instrument du prince comme le politique était l'instrument des prêtres. Puis, en quelques millénaires, une décantation s'est faite. De Démocrite à Galilée, Darwin, Teilhard de Chardin ou François Jacob, la science s'est progressivement dégagée de la révérence

Quelle vanité que de vouloir uniment décider que ç'aurait été « globalement positif », ou l'inverse !

aux mythes : l'évolution n'est pas tout à fait achevée. Parallèlement, le pouvoir politique a perdu ses racines divines pour remettre au peuple la souveraineté ; tandis que les religions, n'ayant plus à dicter ni la représentation du monde ni l'organisation de la cité, ont pu, de façon « purifiée », proposer des valeurs collectives et individuelles qui guident

jugements et actions. Là aussi, l'évolution est encore en cours.

Dans ce contexte de démocratie et d'éthique laïque, quel est le rôle de nos historiens ? Nos sociétés sont extrêmement composites et complexes : toute institution, toute entreprise humaine est dès lors un entrelacs d'aspects multiples. Les critères de jugement sont eux-mêmes divers. Les dictatures les plus condamnables ont eu parfois des réalisations admirables. La colonisation, la guerre, les révolutions, l'invention de l'avion, de l'électricité, de la vaccination, de la télévision ont mêlé bénéfiques et calamités. Des effets heureux ont eu, par ricochet, des conséquences désastreuses ; des effets déplorables ont eu par contrecoup des répercussions heureuses. Quelle vanité que de vouloir uniment décider que cela aurait été « globalement positif », ou l'inverse ! Nous pouvons attendre de nos professeurs d'histoire, précisément, qu'ils n'enseignent pas que cela a été soit bon, soit mauvais, mais qu'ils éveillent leurs élèves à cette disponibilité de l'esprit : de rechercher dans toute réalisation humaine des éléments contrastés, dont on demande s'ils ont été bons ou mauvais en s'exerçant à constater qu'ils ont souvent été l'un et l'autre à la fois. Et, sans juger le passé à l'aune des valeurs présentes.

PORTRAIT La pédiatrie génétique se développe en Israël en raison d'un nombre élevé de mariages consanguins

Annick Rothschild traque les maladies de la consanguinité

JÉRUSALEM
De notre envoyée spéciale

« **T**ravailler ici en génétique, c'est passionnant ! » Le docteur Annick Raas-Rothschild, pédiatre généticienne du service de génétique humaine à l'hôpital universitaire Hadassah de Jérusalem, a l'enthousiasme contagieux. La suivre dans le couloir coloré du service et l'entendre raconter l'histoire de chacun de ses petits patients est une expérience forte. Là, un garçonnet de Gaza, en observation durant quelques jours pour une malformation cardiaque. Dans la chambre d'à côté, dans les bras de sa mère juive, très religieuse, portant perruque et habit sombre, un bébé au visage dysmorphique. Elle travaille en étroite collaboration avec l'équipe du service de pédiatrie (39 lits dont 9 en soins intensifs et 30 en chirurgie) du professeur Dan Engelhard. Dans ce département, comme dans tout l'hôpital Hadassah de Jérusalem, on soigne avec la même compétence Israéliens et Palestiniens.

Au point que cet hôpital, fondé sur le mont Scopus en 1912 et reconstruit après les bombardements de la guerre des Six-Jours (1967) dans le quartier résidentiel d'Ein Karem, est connu comme « l'hôpital qui milite pour la paix » (lire *La Croix* du 21 décembre 2004).

Après ses études de médecine à Paris, le docteur Rothschild s'est installée en 1983 en Israël. Elle y

vit depuis, avec son mari et ses trois enfants. Ce qui ne l'a pas empêchée, pendant une année sabbatique, de travailler dans le cadre de l'hôpital parisien des Enfants malades-Necker, au sein de l'unité de recherche sur les handicaps génétiques de l'enfant.

Du fait du taux de mariages consanguins élevé en Israël, tant dans la population palestinienne (jusqu'à 40 % des mariages) que dans les communautés juives ultra-orthodoxes, les maladies génétiques sont répandues. Ainsi la maladie de Tay-Sachs est fréquente dans les populations juives ashkénazes

Ce service est, pour tout Israël, le centre de référence et de diagnostic de la quarantaine de maladies lysosomiales connues.

(un individu sur 30 est porteur de la mutation) et juive marocaine (1/100). Au point que le ministère de la santé israélien finance un système d'identification des couples à risque, afin de prévenir la naissance d'enfants atteints de cette maladie incurable et fatale.

De fait, ce service de génétique est, pour tout Israël, le centre de référence et de diagnostic de la quarantaine de maladies lysosomiales connues. Ces maladies génétiques (telles celle de Tay-Sachs, Gaucher, Hurler, Hunter, Fabry...), sont dues à une accumulation de lipides et de protéines dans la cellule en raison d'un déficit enzymatique. Elles touchent ici un enfant sur 5000 à 8000 environ. En cas de malformation de l'embryon, toute une équipe (pédiatres, généticiens, gynécologues, échographistes, cardiologues, et aussi assistantes sociales) est mo-

bilisée pour proposer, « selon les valeurs religieuses des personnes », précise le docteur Rothschild, un avortement thérapeutique ou un accouchement avec suivi dans le cadre de l'hôpital. « Il n'y a pas de solution toute faite ; tout est toujours très nuancé, poursuit la généticienne. Avec chacune des personnes qui entrent dans mon bureau commence une nouvelle histoire. Parfois une histoire tragique. »

La pédiatrie génétique est, ces dernières années, en plein développement. À l'hôpital Hadassah, Annick Rothschild suit ainsi au long cours une famille arabe de quatre enfants, tous atteints par une maladie génétique inconnue. « Les parents ne pouvant pas se déplacer et ne parlant pas l'hébreu, je suis allée à l'école des enfants pour discuter avec la mère et l'assistante sociale qui suit cette famille. » Elle se dit fière également d'avoir été, avec l'équipe de l'hôpital de jour pour enfants, parmi les premiers au monde à traiter, depuis trois ans, un enfant atteint de la maladie de Fabry. Et de raconter encore le cas d'une fillette arabe de Ramallah qui, du fait d'une maladie génétique, souffre d'hypotonie générale. « Son père s'est battu pour passer les barrières et l'amener à l'hôpital du mont Scopus où le neurologue pédiatre a diagnostiqué la maladie de Pompe. Elle ne peut respirer qu'avec l'aide d'une machine à ventilation. Mais celle-ci est tombée en panne, ce qui l'empêche de retourner chez elle, à Ramallah. »

En dépit de six à sept heures de travail sur chaque dossier, le docteur Raas-Rothschild ne néglige pas son enseignement de la génétique à la faculté de médecine de l'université hébraïque de Jérusalem, et s'investit personnellement dans la recherche d'aides financières pour payer les frais d'hospitalisation de ses patients. Elle recherche ainsi des fonds pour permettre à une famille palestinienne d'acheter une machine à ventilation.

CLAIRE LESEGRETAINE

EN BREF

Les femmes participaient aux rites dans les grottes

■ De l'intérêt de l'informatique pour analyser les empreintes de mains sur une paroi de grotte préhistorique. C'est ce que vient de réaliser Jean-Michel Chazine, ethno-archéologue au CNRS.

Depuis des années, il étudiait les mains en négatif sur une paroi de la grotte de Masri, à l'est de Bornéo (Indonésie). Avec quelques difficultés pour les interpréter. C'est alors qu'il se rappela les travaux de ses collègues permettant de déterminer le sexe à partir de la longueur des doigts.

Résultat : les femmes participaient aux peintures rupestres et leurs mains sont alignées en chemin, tandis que celles des hommes sont groupées. Jamais habitée, la grotte était probablement un lieu sacré, où l'initié entraînait en correspondance avec les esprits par le souffle qui lui permettait de projeter avec la bouche le colorant préalablement mélangé. La main et la roche, recouvertes de la même mixture, font alors corps. Décollée de la surface, la main disparaît et passe de l'autre côté de la paroi. Dans le monde des chamans.

Le désert des grands fonds

■ Adieu hoki, grenadier de roche et autres tapirs à grandes écailles... C'est ce qui pourrait bien arriver à ces poissons, si les pêcheurs de l'Atlantique du Nord-Ouest n'arrêtent pas de racler les grands fonds. D'autant plus que ces animaux marins sont vulnérables en raison de leur croissance lente, de leur maturation sexuelle tardive, de leur faible fécondité et de leur grande longévité allant jusqu'à 60 ans. Les biologistes de l'université de Saint-John (Terre-Neuve) proposent de les inscrire sur la liste des espèces « en danger critique d'extinction » de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) et d'instaurer des zones d'interdiction de pêche.

Amiante, la polémique continue

■ Le président de la mission d'information parlementaire sur le bilan de la contamination par l'amiante, le sénateur Jean-Marie Vanlerenberghe, partage l'inquiétude des associations, notamment Ban Asbestos, qui se sont vainement opposées à l'exportation en Inde du vieux porte-avions Clemenceau bourré d'amiante. Dans cette affaire, « l'État et les industriels ont trop longtemps négligé la santé des salariés français. En exportant le Clemenceau, on déplace maintenant le problème en négligeant cette fois la santé des travailleurs indiens », déplore le sénateur.

Les belles sur Mars dormant

■ Des bactéries terrestres ont probablement été acheminées involontairement sur Mars par des engins d'exploration. Mais vu les conditions climatiques sur la planète rouge, elles ne peuvent qu'avoir été détruites ou se trouver dans un état dormant. Il n'y a en tout cas aucune preuve que de tels micro-organismes vivent sur Mars. « Les agences spatiales américaine et européenne ont pris grand soin de stériliser les engins d'exploration envoyés vers Mars, mais on ne peut jamais traiter de manière à ce qu'il ne reste plus une seule bactérie », explique l'exobiologiste André Brack, du Centre de biophysique moléculaire du CNRS à Orléans. La température moyenne est de -60 °C. Elle baisse fortement durant la nuit et monte rarement au-dessus de 0. En outre, Mars est bombardée en permanence par des rayons cosmiques et des ultraviolets solaires, et n'a pas de couche protectrice d'ozone. Même s'il y avait un milliard de bactéries terrestres arrivant sur Mars, cela correspondrait à ce qu'on expulse lors d'un éternuement. « C'est très peu de chose par rapport aux 144 millions de kilomètres carrés de Mars », explique André Debus, du Cnes.

Prochain dossier

Jusqu'où doit aller l'homme au sein du monde sauvage ?

Les fondements
d'une Psychiatrie
qui épanouit :
L'Esprit humain
clairement expliqué
Madeleine
& Yves Dienal
Editions Dangles